des « *Veteres Latinae* »). Mais c'est par trop schématiser que de dire, à propos des *Veteres Latinae*, que « les Écritures furent traduites en latin vulgaire, c'est-à-dire dans le latin parlé communément ».

Le commentaire est la partie la plus intéressante de l'ouvrage : on a d'abord un aperçu du contenu de chaque chapitre des *Confessions*, puis un commentaire détaillé, qui évite toutefois une trop grande technicité ; G. CLARK donne dans cette partie les références bibliques ou classiques, qui sont parfois de simples réminiscences, il traite des particularités du latin tardif et du style des *Confessions*, de la thématique religieuse propre à Augustin, de son univers imaginaire ou intellectuel (les allusions au manichéisme sont très bien resituées dans leur contexte). Pour les passages délicats, G. CLARK propose une ou plusieurs traductions ou possibilités de ponctuation, comme p. 152, pour la phrase initiale de 1, 9, 15 (où G. CLARK ne prend pas parti sur la ponctuation à adopter pour une phrase d'interprétation délicate, l'une des rares où son commentaire manque de clarté). P. 145, à propos de la *Tulliana dignitas* qui, selon le jeune Augustin, semblait manquer à la traduction de la Bible qu'il lisait, il faudrait un rapprochement avec l'attitude analogue de Jérôme. Mais ce sont là des remarques bien ponctuelles, pour un commentaire qui reste très maniable et surtout d'un ton très juste, qui n'élude pas les difficultés.

Jean-Denis BERGER.

Éditions diverses.

CATULLUS, *Poems 61-68*, with Introduction, Translation and Commentary by John GODWIN : Aris & Phillips Ltd, 1995, 235 pages.

Le livre de J. GODWIN se présente comme la première édition des poèmes longs du recueil catulléen. Après une évocation de la vie et de l'époque du poète, un bref développement sur la poésie des *néôtéroi*, J. GODWIN traite assez longuement des rapports entre le *carmen* 64 de Catulle et Lucrèce, qu'il envisage de trois points de vue intitulés « idéalisme pastoral », « amour » et « sacrifice humain ». Le projet est intéressant, mais certaines analyses proposées nous semblent manquer de rigueur : il est, par exemple, totalement anachronique de parler d' « amour romantique » (p. 11, 13, 15). J. GODWIN termine son introduction sur la question des mètres employés et de la transmission du texte. La traduction nous a paru claire et précise ; le commentaire qui la suit donne, après une introduction sur chaque poème, différentes indications à propos du sens des mots, des intentions littéraires, de la langue, du style et du contexte historique. Dans l'ensemble, le livre répond aux visées pédagogiques de la collection à laquelle il appartient et constitue un bon instrument de travail pour les étudiants.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

LUCANO, *La guerra civile (Farsaglia)*, a cura di Giovanni VIANSINO : Milan, Mondadori, 1995, 2 vol. (livres I-V et VI-X), 1021 pages.

Cet ouvrage se présente à bien des égards comme une somme sur Lucain et sa *Pharsale*. À l'édition, traduction et commentaire s'ajoutent une introduction générale importante (86 p.), une bibliographie générale (30 p.), des introductions particulières pour chaque livre (pourvues d'une bibliographie spécifique) et un index des noms propres.

Pour son édition G. VIANSINO a retenu les manuscrits déjà sélectionnés par HOUSMAN (1926) et repris par SHACKLETON BAILEY (1988). Il ne donne pas d'appareil critique avec le texte, mais présente avant chaque livre une note textuelle mettant en évidence les écarts par rapport à l'édition de SHACKLETON BAILEY. Dans la traduction un parti pris de clarté a amené l'auteur à noter entre parenthèses les éléments qu'il lui a paru nécessaire d'ajouter pour favoriser la compréhension de ce texte difficile. Le procédé est certes discutable, mais a le mérite de l'honnêteté. Le commentaire, situé à la fin de chaque livre, est de nature technique, la partie d'interprétation ayant été donnée avant le texte sous forme d'une analyse du livre.

L'introduction générale est très complète. Elle se situe dans la lignée des études de G. B. CONTE et de E. NARDUCCI, mettant en valeur la rupture que constitue la *Pharsale* dans la tradition épique antique, et l'opposant en particulier à Virgile. Avec Lucain, c'est le pessimisme qui surgit dans la littérature. Du point de vue du fond on appréciera l'analyse politique (l'opposition à César comme « signe » de l'opposition à Néron) et surtout les développements sur les termes abstraits, porteurs du sens de l'épopée, *libertas, pietas* vs *furor, nefas*, qui font écho à Sénèque, en particulier à ses tragédies. L'interprétation de la *Fortuna Caesaris* comme personnification de la perversité et de l'impiété du destin historique, celle de Caton comme représentant d'un titanisme positif contre des dieux qui n'existent plus et un destin cruel sont particulièrement convaincantes. Pour ce qui est de la forme G. VIANSINO reprend avec raison la composition en trois tétrades proposée naguère par W. RUTZ, souligne, après d'autres, le poids des interventions du poète, qui abolissent la fameuse distance épique et qu'il compare au rôle du chœur tragique, et met en évidence l'analogie entre le sujet et les moyens d'expression choisis (expressionnisme, pathos...). Le plus intéressant est peut-être son développement sur le paradoxe (en particulier sur les prières paradoxales), qui est quelque chose de nouveau, induit par le pessimisme du sujet.

On pourra certes trouver ici ou là des choses un peu surprenantes (pourquoi la mort de Crassus est-elle une cause contingente et celle de Julie une cause politique de la guerre ? Le commentaire sur la reprise *hic... hinc* au moment du passage du Rubicon, « importance du lieu où est commise l'illégalité », est-il pertinent ?). Mais il est clair que l'ensemble de cet énorme travail constitue un monument, infiniment précieux pour tous ceux qui s'intéressent à Lucain.

Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY.

MARTIAL, *The Epigrams Book V*, ed. with Introduction, Translation and Commentary by Peter HOWELL : Warminster, Aris & Phillips Ltd., 1995, IV et 172 pages.

Ce petit livre rappelle en tous points ceux de notre collection « Érasme » (P. U. F.); il s'inscrit dans une série où sont publiés des choix de textes d'auteurs grecs et latins. L'éditeur avait primitivement demandé à Peter HOWELL un volume d'épigrammes choisies. L'édition intégrale du livre V présente bien plus d'avantages : il donne un aperçu plus complet de l'art de Martial dans la façon de structurer le livre, il illustre suffisamment les sujets familiers, pose le problème des rapports avec Domitien, à qui le livre est dédié et permet, pour cette raison, d'éditer un texte complet expurgé des pièces obscènes par le poète lui-même. Ces points sont tirés au clair dans une brève introduction qui dit l'essentiel sur la biographie, le genre épigrammatique, la pratique de Martial, la versification, la tradition manuscrite. Une bibliographie succincte et trois index complètent cet ouvrage manifestement destiné aux étudiants anglais, ce qui explique sans doute que les notices du

commentaire soient le plus fréquemment introduites par le texte de la traduction plutôt que par les mots latins et que certaines d'entre elles puissent paraître élémentaires. Il faut, en tout pays, tenir compte du niveau des jeunes latinistes qui pourraient ignorer que le miel de l'Hymette était très réputé dans l'Antiquité (V, 37, 10) ou que le forum, à Rome, était le centre des activités (V, 20, 6). Ce ne sont là que détails pédagogiques. Peter HOWELL, familier de l'œuvre de Martial et des études qu'elle a suscitées, a rédigé de nombreux articles très documentés. Chacun est précédé d'une introduction concernant le sujet, sa place dans la littérature latine, sa rareté ou son originalité dans l'œuvre de Martial, la forme de l'épigramme (excellente analyse de la parodie de l'hymne à propos de V, 24), le dédicataire ou la structure poétique de la pièce. Certaines notices valent de petits articles de dictionnaires spécialisés, par exemple en V, 10, sur les monuments de Rome, — le commentateur n'oublie même pas de préciser que l'*Aqua Virgo* continue d'alimenter la fontaine de Trevi. On trouve aussi des mises au point critiques fort utiles : en V, 48, sur la question de savoir si l'accès au primipilat a réellement ouvert l'entrée dans l'ordre équestre, à propos d'Aulus Pudens. La plus originale de ces notes est sans doute en V, 14, 4-5 : le commentaire oppose l'explication traditionnelle (Nanneius, chassé du premier rang des chevaliers, au théâtre, se réfugie derrière les sièges des sénateurs, les premiers venus, *post Gaiumque Luciumque*, soit « Pierre et Paul » dans le sens judiciaire de la formule), à une autre soutenue par E. RAWSON sur une remarque de S. DEMOUGIN (Nanneius se réfugie derrière des rangées réservées appelées *cunei iuniorum* en mémoire des petits-fils d'Auguste, Gaius et Lucius). Peter HOWELL n'ose pas prendre parti. Or, outre le fait que la remarque générale « Pierre ou Paul » a peu de sens, la précision que donne *post*, dans le second cas, dit bien que Nanneius va du 1er rang, dont il vient d'être chassé, au dernier rang d'une situation équivalente, dont il sera aussi délogé, les deux vers suivants précisant qu'il n'est pas à sa place (*indecens*) et que, pour cette raison, il se dissimule sous son capuchon et regarde d'un œil.

Voilà donc une édition utile, sympathique, car Peter HOWELL sait fort bien faire valoir la saveur du texte, principalement quand il s'agit des pointes épigrammatiques comme la chute de 49 à propos de la bizarre apparence physique de Labiénus (allusion au portique de Philippe, en double sens). Dans le souci d'actualiser le texte latin, il n'oublie pas, non plus, de renvoyer aux épigrammes plus ou moins modernes inspirées par Martial ou de les citer. Non sans humour : la référence à la banale formule des épitaphes *sit tibi terra leuis*, appelée par V, 34, 9-10, est rapprochée d'une épigramme sur Sir John Vanbrught, architecte du Blenheim Palace :

> Ly heavy on him, Earth, for he
> Laid many a heavy stone on thee.

Jean GÉRARD.

DIO CHRYSOSTOM, *Orations VII, XII and XXXVI*, edited by D. A. RUSSELL (Cambridge Greek and Latin Classics. Imperial Library) : Cambridge University Press, 1992, VIII et 266 pages.

Ce volume réunit trois des plus importants discours de Dion de Pruse : l'*Euboïque* (*or.* VII), l'*Olympique* (*or.* XII) et le *Borysthénitique* (*or.* XXXVI). Datant des environs de 100 après J.-C., ils ont été prononcés respectivement à Rome — pense-t-on —, à Olympie et à Pruse, et symbolisent ainsi la triple allégeance d'un notable et intellectuel grec de l'Empire romain, envers le pouvoir central, envers l'hellé-

nisme et envers sa patrie provinciale. Les multiples centres d'intérêt de Dion y sont représentés : prédication philosophique (discussion sur la représentation du divin dans l'*Olympique*, mythe cosmologique du *Borysthénitique*), ouverture sur les problèmes politiques et sociaux (à propos de l'Eubée et d'Olbia), talent rhétorique (en particulier dans le discours d'Olympie), art de conteur (dans l'histoire eubéenne), et partout l'intelligence souple et pétillante qui fait de la lecture de Dion un régal — quand on le lit. Rappelons que la dernière édition complète de Dion remonte à un demi-siècle (c'est l'édition Loeb) et que l'*Olympique* — « die schönste Rede, zu der man immer gern zurückkehrt », écrivait WILAMOWITZ — n'a jamais été traduit en français. Comme le note D. A. RUSSELL (p. 19), Dion n'a pas connu, dans l'Europe moderne, le *Nachleben* qu'il méritait. Des études récentes, comme celles de P. DESIDERI et C. P. JONES, ont amorcé un renversement de tendance, et le livre de D. A. RUSSELL vient à point pour gagner de nouveaux lecteurs à cet écrivain qui intéresse à la fois la littérature grecque et l'histoire romaine.

Sont donnés le texte grec et un commentaire linéaire de chacun des trois discours. Dans le choix des leçons (qui repose sur les collations des éditeurs antérieurs), D. A. RUSSELL est attentif à ne pas normaliser indûment le texte et à ne pas exiger de Dion un atticisme rigoureux et une régularité grammaticale qui n'entraient pas dans ses principes d'écriture. Tantôt il écarte les conjectures proposées (caractéristique, à cet égard, la défense du οὔτε *solitarium* des manuscrits en VII, 82), tantôt, tout en les prenant en considération, il s'abstient de les introduire dans le texte. « Dio's loose and untidy style discourages emendation » (p. 172).

Cet excellent principe pourrait être appliqué, encore plus résolument qu'il ne l'est, aux jugements portés sur la suite des idées. Depuis H. von ARNIM, c'est une tradition de mettre en cause la structure des discours de Dion et de suspecter, dans les textes transmis, la présence de doublets, de brouillons, de transcriptions d'improvisation : théorie qui peut autoriser tous les errements de l'hypercritique, comme on l'a vu, cas extrêmes, chez L. LEMARCHAND et chez G. HIGHET. Si l'on prend en compte les traits spécifiques de l'écriture de Dion, son naturel étudié, sa nonchalance appuyée, en un mot son ἀφέλεια, la prudence, au contraire, s'impose. Cela ne signifie naturellement pas que la *paradosis* soit en tout point irréprochable, mais dans plusieurs cas elle paraît défendable. Par exemple, on peut douter que le début de l'*Euboïque* soit mutilé (cf. p. 10, 12, et moins affirmativement p. 109). Dans l'*Olympique*, les § 47-48 sont peut-être désinvoltes, mais nullement « maladroits » (p. 189) : Dion a beau énumérer les différentes sources de l'idée de divinité, il ne faut pas attendre de lui un exposé dogmatique sur chaque point ; s'il lui plaît de prendre congé du dernier article de la liste sitôt après l'avoir mentionné, l'ἀφέλεια l'y autorise ; d'ailleurs, est-ce un hasard si cet article exhibé et esquivé est justement... la philosophie ? En ce qui concerne la péroraison, l'athétèse proposée par ARNIM doit être résolument écartée (cf. p. 211) : le § 84, récapitulation des principaux thèmes du discours (et non pas seulement du début du discours), n'a pas lieu d'être soupçonné.

Les notices introductives contiennent, entre autres, une analyse très éclairante du message politique véhiculé par le *Borysthénitique* (p. 23). Quant au commentaire, on sait que D. A. RUSSELL est un maître du genre, qu'il a pratiqué à propos des traités du Pseudo-Longin et de Ménandros le Rhéteur. Dans la plus pure tradition anglaise, ses notes offrent, sous une forme extrêmement dense, une somme de renseignements et de perspectives. L'interprétation littérale et littéraire associe les explications destinées aux étudiants avancés et les vues précieuses pour les spécialistes ; une traduction est donnée pour les passages difficiles. Une familiarité pro-

fonde avec les auteurs anciens, grecs et latins, poètes et prosateurs, donne à D. A. RUSSELL un œil d'aigle pour repérer les lieux communs moraux (p. 117 sur l'étonnement du paysan arrivant en ville) et pour détecter les allusions littéraires (p. 143 sur plusieurs souvenirs de Démosthène). Sur tous les sujets abordés par Dion, ce commentaire donne en peu de mots l'indication juste, la bonne référence bibliographique, qu'il s'agisse par exemple de la présence des ours en Grèce (p. 115), des sens d'εἰρωνεία (p. 118), des baisers d'amitié (p. 126), des déclamations relatives à Phidias (p. 195), des épiclèses de Zeus (p. 206-207) ou du chœur des astres (p. 222). Pour l'ἔκφρασις du paon (p. 162), renvoyer aussi à Lucien, *De domo*, 11 ; à propos de XII, 11 *fin.* (p. 168), on pourrait peut-être comparer Platon, *Apologie*, 30 b ; l'*Éloge de la chevelure*, enfin, n'est pas perdu (p. 112, 170) : Synésios nous en a conservé le texte (complet, à mon avis) au début de son *Éloge de la calvitie*.

Laurent PERNOT.

APULEIO, *Le novelle dell'adulterio* (*Metamorfosi IX*) : con testo a fronte, a cura di Silvia MATTIACCI, Il nuovo melograno, XXVIII : Firenze, Casa Editrice Le Lettere, 1996, 186 pages.

L'édition bilingue latin-italien du livre IX des *Métamorphoses* d'Apulée reprend dans sa quasi intégralité l'édition de ROBERTSON dont elle reproduit la division en paragraphes, l'auteur estimant que la plus récente édition du texte, celle d'HANSON pour Loeb (1989) n'en offre pas une révision exacte. La traduction est présentée accompagnée d'un ample apparat de notes qui abordent tant les problèmes thématiques et structurels des récits du livre IX que les aspects philologiques et stylistiques de la langue utilisée.

Une introduction synthétique, nourrie des dernières parutions sur l'œuvre d'Apulée, met en relief la technique de l'enchâssement utilisée par Apulée : le livre IX est composé de récits d'adultère qui constituent un cycle unitaire et qui impliquent les personnages du récit dans des actes de narration à la deuxième, et même troisième voix, la première étant celle du protagoniste Lucius, le Je-narrant de l'histoire. L'importance fondamentale de cet univers métadiégétique constitue, par rapport à la version grecque du Pseudo-Lucien, la particularité et la clé herméneutique du récit apuléen. Ces récits du livre IX ont une valeur métaphorique qui annoncent la « vision religieuse » du livre XI. Cette analyse de Silvia MATTIACCI se situe dans la ligne, majoritaire actuellement, des tenants d'une interprétation unitaire de l'œuvre apuléenne et vient compléter le commentaire du livre IX proposé par le groupe de recherche de Groningen en 1995.

La nouveauté qu'apporte cet ouvrage est de montrer que le livre IX a constitué une source d'inspiration fondamentale non seulement pour l'écriture romanesque mais aussi pour la comédie italienne. C'est avec la magistrale réécriture du *Decameron* de Boccace que commence la fortune singulière de cette partie des *Métamorphoses*, certainement la section (après le récit de Psyché) la plus imitée du roman, surtout à partir de la fin du XV^e^ siècle et pendant toute la Renaissance italienne.

Ce nouvel ouvrage vient confirmer le renouveau extraordinaire que connaissent les études sur les *Métamorphoses* d'Apulée, mais tend à montrer qu'en la matière, il devient difficile d'innover.

Géraldine PUCCINI.

De figuris uel schematibus. Introduzione, testo critico, traduzione e commento di Marisa SQUILLANTE (*Scriptores Latini*, n° 20) : Roma, Gruppo Editoriale Internazionale, 1993, 208 pages.

Le *Carmen de figuris*, « découvert » par Quicherat dans le célèbre *Parisinus Latinus 7530* (P), a connu une *editio princeps* tardive (1840), puis un vrai succès (six éditions entre 1840 et 1881), puis un oubli profond. Il vient enfin d'être édité d'après les trois témoins subsistants, P, C (*Casanatensis 1086*, du IX[e] s.) et S (*Parisinus Latinus 1148*), apographe de P copié avant que les v. 1-3, 33 et 93 aient subi des dommages.

Ce poème sur les figures de rhétorique se compose de 185 hexamètres groupés par trois (il manque un vers entre 181 et 182, et peut-être trois autres entre 68 et 69). Après une triade d'introduction, le poème consacre chacune des 61 triades suivantes à une figure, toujours sur le même modèle : terme grec, en marge, un vers de définition et deux vers d'exemple(s).

M. SQUILLANTE a fait, pour les amateurs de rhétorique antique, un très joli travail d'édition. L'ouvrage comprend une longue introduction (contenu, forme, destinataire et finalité, manuscrits et éditions), p. 8-65 ; texte, avec *loci similes in extenso* et apparat positif, p. 71-95 ; traduction italienne, p. 99-112 ; commentaire, p. 115-174 ; index de tous les mots du texte, p. 175-185 ; bibliographie, p. 187-198 ; index des auteurs anciens et des choses notables, p. 199-203 ; index des auteurs modernes, p. 205-208.

Dans cette nouvelle édition, qui dispensera avantageusement de recourir aux recueils de HALM, RIESE ou BAEHRENS, on ne trouvera guère à redire, sinon sur le début de l'introduction, qui esquisse une histoire de la notion de figure, où l'on reconnaît la vieille obsession stoïcienne de BARWICK, peut-être un peu dépassée aujourd'hui. La tentative pour identifier le Messius dédicataire à Messius Phoebus Severus, *Praefectus Urbis* dans les années 467-472, n'est pas non plus bien convaincante — mais il peut difficilement en être autrement, et l'identification traditionnelle à Arusianus Messius ne l'est pas plus. En revanche, M. SQUILLANTE a sans doute raison de voir dans ce poème une production prétendant au statut d'œuvre d'art, cadeau raffiné d'un lettré à un lettré, plutôt que résumé didactique pour les écoles. Elle a raison aussi de voir une œuvre unitaire, encore qu'elle peine un peu à en rendre compte (p. 19-21) : il n'est pas déraisonnable de penser qu'un même auteur s'est d'abord inspiré de Rutilius Lupus, qu'il suit de près tout en réalisant le tour de force de concentrer définition et exemples en trois vers ; puis, qu'à partir du vers 151, il complète son opuscule par douze figures qu'il trouve dans la tradition grecque, sans doute Alexandre, démontrant par là sa grande culture.

L'édition minutieuse rendra de grands services en mettant simultanément sous les yeux toutes les leçons et tous les textes parallèles. M. SQUILLANTE a essayé de résoudre quatre *cruces* (30, 57, 58, 127) et donne des solutions raisonnables (on admire en particulier l'astuce mise à reconstituer le vers 30). Rien à redire de la traduction, sinon que la traduction italienne des termes techniques grecs n'est pas toujours bien inspirée : dans un domaine où la confusion terminologique est considérable, il n'est peut-être pas très raisonnable de traduire *epanaphora* par *anafora*, *dialelumenon* par *asindeto*, *characterismos* par *ipotiposi* et *antenantiôsis* par *litote* ! Le commentaire, enfin, rassemble pour chaque figure les témoignages anciens et les discute de façon judicieuse, ce qui fera de l'ouvrage un très utile instrument de référence, précieux *vade-mecum* du rhéteur qui veut se rafraîchir la mémoire à propos de la *proupantèsis* ou de la *prosdiasaphèsis* (et non *prosdiasantèsis*, comme on le lit p. 21).

F. DESBORDES.

Angel URBÀN, *Concordantia Apiciana. A concordance to Apicius' « De re coquinaria » and « Excerpta a Vinidario » with an Analysis of the Lexikon* : Hildesheim-Zurich-New York, Olms-Weidmann, 1995, 542 pages.

Cette Concordance a été établie à partir de l'édition de Jacques ANDRÉ, *Apicius. L'art culinaire*, C. U. F., 1987[2] et des *Excerpta a Vinidario* (= Ex. A et Exc. B) dont sont repris tous les mots ainsi que les différentes orthographes ou ambivalences morphologiques. On notera des entrées particulières pour *et* d'une part conjonction, d'autre part adverbe et pour l'enclitique *-que*. Ont également été pris en compte les mots et formes de l'apparat critique qui sont signalés par des indications (telles ( ) pour les conjectures, [ ] pour les mots rejetés par l'éditeur etc.). Sont conjointement signalés les appartenances grammaticales des mots, voire les modes flexionnels. L'ouvrage présente par ailleurs deux parties : la première, de loin la plus importante, concerne l'entrée des mots dans l'ordre alphabétique, accompagnée chaque fois du corpus concerné (p. 13-474). Suivent un *Appendix* I comprenant un *index* de fréquence décroissante de l'ensemble du lexique et un *Appendix* II relatif à l'*index* de fréquence décroissante des différentes catégories grammaticales ainsi que de tableaux récapitulatifs concernant la distribution des catégories grammaticales. Un *Appendix* III est réservé à l'*index* de fréquence toujours décroissante des verbes, des formes verbales et des modalités du verbe (voix, modes, temps, personnes). Il est lui-même suivi de tableaux récapitulatifs. L'*Appendix* IV présente l'*index* alphabétique des leçons de l'apparat critique. Enfin l'ouvrage s'achève sur la liste des mots grecs du corpus.

J. DANGEL.

Marcellus Empiricus, Marcelli de medicamentis libri concordantiae, curavit Sergio SCONOCCHIA, 3 vol., Hildesheim, Alpha Omega A CXI, 1996, 1512 pages.

L'ouvrage de Marcellus de Bordeaux, dit aussi Marcellus Empiricus (V[e] siècle de notre ère), puise dans la tradition médicale écrite de l'Occident et dans la tradition orale populaire de la Gaule. C'est dire son importance dans l'histoire de notre médecine occidentale, dans l'histoire du latin scientifique et dans l'histoire de la Gaule romaine.

Dans la série qu'il dirige en collaboration avec le Centro nazionale della ricerca de Pise (études linguistiques et informatiques), Sergio SCONOCCHIA (professeur à l'Université de Trieste, bien connu pour ses travaux sur Scribonius Largus) présente ici un énorme travail, fondé sur la récente édition du *Corpus medicorum Latinorum* (Berlin, 1968), comprenant, outre les Concordances, un *Index formarum similium*, un *Index Latinus frequentiae formarum*, un *Index Latinus frequentiae decrescentis formarum*, un *Index Latinus inversus formarum* et des *Indices varii* (*Voces Graecae, Ephesia grammata, Voces Gallicae, Index nominum*).

On peut considérer que de tels travaux ne tarderont pas à être offerts sous forme de disquettes informatiques, moins coûteuses et d'une utilisation plus souple ; il faut se réjouir en tout cas que Marcellus soit ainsi à la disposition des chercheurs.

Danielle GOUREVITCH.